

LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 2

L'OMBRE SICILIENNE

PATRICE HUETZ

Les Empereurs du Crime — L'Ombre Sicilienne

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1
L'Île des Morts

Décembre 1998

La Sicile n'est pas une terre. C'est un piège.

Luca Moretti regardait l'île approcher à travers le hublot du Falcon 900 qu'il avait affrété pour l'occasion. Trente-huit mille euros pour trois heures de vol depuis Nice — une bagatelle pour un homme qui pesait cinquante millions. Mais ce n'était pas une question d'argent. C'était une question de message. On n'arrive pas chez Don Salvatore Rossi en classe affaires sur un vol Alitalia. On arrive en maître.

Ou du moins, en homme qui aspire à le devenir.

Empire MORETTI — DÉCEMBRE 1998 :

Secteur	Revenus annuels Contrôle	
Port de Marseille	28 M€	85 %
Héroïne (route turque)	15 M€	60 %
Extorsion/Protection	4 M€	70 %
Immobilier (blanchiment)	3 M€	—
TOTAL	50 M€	—

À trente-trois ans, Luca avait conquis Marseille. Le port, les docks, les routes de l'héroïne afghane qui transitaient par la Turquie — tout lui appartenait désormais. Henri Castellani pourrissait dans

une tombe anonyme quelque part dans les calanques, et les vieux parrains corses avaient plié le genou ou disparu. Huit ans de guerre, de manipulation, de sang versé.

Mais Marseille n'était qu'un début.

VOL NICE-PALERME — FALCON 900 :

Élément	Détail	Coût
Affrètement	3h vol, équipage inclus	38 000 €
Champagne	Krug Grande Cuvée (6 bt)	1 800 €
Vin	Sassicaia 1985 (2 bt)	900 €
Restauration	Traiteur Lenôtre	1 200 €
TOTAL	—	42 000 €

Le steward — un Napolitain au regard fuyant qui avait sûrement travaillé pour d'autres hommes dans d'autres vies — lui servit un verre de Sassicaia. Luca le fit tourner dans sa main, admirant la robe grenat profonde, puis le reposa sans y goûter.

Il préférerait garder l'esprit clair.

L'invitation de Don Rossi était arrivée trois semaines plus tôt. Une simple carte, écrite à la main sur un papier ivoire qui avait dû coûter plus cher que le loyer mensuel de son appartement d'enfance. « *Monsieur Moretti, votre réputation vous précède. La Sicile aimerait vous rencontrer.* » Pas de signature. Juste les armoiries de la famille Rossi — un lion dévorant un serpent.

N'importe quel homme sensé aurait vu le piège. Une invitation d'un parrain de la Cosa Nostra, c'était comme une caresse avant l'étranglement. Mais Luca n'était pas n'importe quel homme. Et il savait exactement pourquoi Rossi l'avait convoqué.

Le vieux lion voulait évaluer la menace.

L'hôtesse — une brune aux jambes interminables qu'il avait à peine regardée — s'approcha discrètement.

« Monsieur Moretti, nous amorçons la descente vers Palerme. »

Il hochait la tête sans répondre. À travers le hublot, l'Etna se dressait comme un dieu furieux, son sommet couronné de fumée

noire. Le volcan n'avait pas eu d'éruption depuis des mois, mais il grondait. Il attendait.

Comme Luca.

L'avion s'inclina sur son aile gauche, offrant une vue plongeante sur la côte nord de l'île. Luca distingua les falaises abruptes de Cefalu, les villages blancs accrochés aux collines comme des parasites sur un corps malade, et plus loin, l'étendue grise de Palerme qui s'étalait jusqu'à la mer.

Il avait étudié la Sicile pendant des mois. Les cartes, les rapports de police, les dossiers de l'anti-mafia. Il connaissait les noms des capodecina de chaque famille, les routes de contrebande qui serpentaient à travers les montagnes, les villages où l'omertà était encore respectée comme une religion. Il savait que Don Salvatore Rossi, soixante-huit ans, régnait sur Corleone et ses environs depuis plus de quarante ans. Qu'il avait survécu aux guerres de mafia des années soixante-dix, aux trahisons des repentis, aux assauts de l'État italien après les assassinats de Falcone et Borsellino.

Un survivant. Un prédateur. Un homme qui avait enterré plus d'ennemis qu'il n'avait de cheveux sur la tête.

Et Luca venait lui rendre hommage.

Officiellement.

La fumée de l'Etna s'épaississait, formant une colonne noire qui montait vers le ciel comme un doigt accusateur. Luca n'était pas superstitieux — la superstition était un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre — mais il reconnaissait un présage quand il en voyait un.

Cette île allait lui coûter quelque chose. La question était : combien était-il prêt à payer ?

Il ferma les yeux et revit le visage de son père. Enzo Moretti, docker pendant trente-deux ans, mort sous les coups d'un contremaître pour avoir réclamé trois jours de congé. Luca avait seize ans. Il avait regardé son père mourir sans pouvoir rien faire, puis il

avait regardé les flics classer l'affaire comme un « accident de travail ».

Ce jour-là, il avait compris deux choses. Premièrement, le monde appartenait aux forts. Deuxièmement, il serait fort ou il mourrait.

Vingt-trois ans plus tard, il n'était toujours pas mort.

L'aéroport Falcone-Borsellino de Palerme portait les noms des deux juges assassinés par la mafia en 1992. Luca trouva l'ironie délicate. C'était comme appeler un abattoir « Centre de protection animale ».

Il descendit la passerelle du Falcon, son costume Brioni Vanquish II — six mille huit cents euros, coupe napolitaine, trois boutons — impeccable malgré le voyage. À son poignet, une Patek Philippe Nautilus en or rose. Trente-cinq mille euros. Pas le modèle le plus cher de sa collection, mais suffisamment ostentatoire pour établir sa position.

Dans ce monde, l'argent parlait. Et Luca voulait hurler.

Deux hommes l'attendaient au pied de l'avion. Le premier était grand, maigre, avec un visage taillé à la serpe et des yeux de rapace. Cinquante ans environ. Costume anthracite, cravate bordeaux, chaussures Santoni parfaitement cirées. Un consigliere, peut-être, ou un capo de confiance.

Le second était plus jeune — la trentaine, carré, le genre de type qui aurait pu être videur dans une boîte de nuit de Catane s'il n'avait pas choisi une carrière plus lucrative. Il portait un holster visible sous sa veste mal coupée. Un message subtil : nous sommes armés, et nous n'avons pas peur de le montrer.

Le grand s'avança et tendit la main.

« Monsieur Moretti. Je suis Vincenzo Ferrante, l'avocat de Don Rossi. Bienvenue en Sicile. »

Luca serra la main offerte. Poigne ferme mais pas excessive. Un homme habitué à négocier, pas à tuer.

« Le Don m'envoie ses excuses de ne pas être venu lui-même, continua Ferrante. Les déplacements sont... compliqués pour lui en ce moment. »

Luca hocha la tête. Il comprenait. Rossi était officiellement recherché par la justice italienne depuis quinze ans. Il ne mettait jamais les pieds dans un lieu public. Même sa propre villa était un bunker déguisé en domaine agricole.

« Don Rossi est un homme prudent, répondit Luca. C'est pour ça qu'il est toujours en vie. »

Ferrante sourit — un sourire de requin qui n'atteignait pas ses yeux.

« Exactement, Monsieur Moretti. Exactement. »

La Mercedes-Maybach S680 — quatre cent vingt mille euros, blindage VR10, capable de résister à une grenade — glissait sur l'autoroute A19 en direction de l'intérieur des terres. Luca était installé à l'arrière, Ferrante à ses côtés. Le garde du corps conduisait.

À travers les vitres teintées, le paysage défilait comme un film en noir et blanc. Collines brunâtres, oliviers torturés par le vent, villages fantômes accrochés aux crêtes. La Sicile de l'intérieur n'avait rien à voir avec les cartes postales de Taormine ou les plages de Mondello. C'était une terre dure, hostile, qui avait engendré des hommes durs et hostiles.

« Vous êtes déjà venu en Sicile, Monsieur Moretti ? » demanda Ferrante.

« Jamais. »

« Ah. » Le ton était neutre, mais Luca percevait la curiosité sous-jacente. « Alors vous ne connaissez pas nos coutumes. »

« Je connais ce que je dois connaître. »

Ferrante hocha la tête, apparemment satisfait de la réponse.

« Don Rossi apprécie les hommes discrets. Et les hommes patients. Il m'a dit que vous aviez mis huit ans à prendre Marseille. »

« Sept ans et quatre mois. »

« Impressionnant. La plupart des hommes auraient essayé d'aller plus vite. Et ils seraient morts. »

Luca ne répondit pas. Il regardait le paysage, mais son esprit travaillait. Ferrante le sondait, cherchait des failles, des points faibles. C'était normal — c'était ce que Luca aurait fait à sa place. Mais il n'avait pas l'intention de lui faciliter la tâche.

La voiture quitta l'autoroute et s'engagea sur une route secondaire qui serpentait entre les collines. Les villages devenaient plus rares, les maisons plus délabrées. Ici, l'État italien n'existait pas. Seule comptait la loi des hommes d'honneur.

« Nous arrivons à Corleone dans une vingtaine de minutes, annonça Ferrante. Don Rossi vous recevra ce soir, après le dîner. Il préfère les conversations nocturnes. »

« Je comprends. »

Luca se tourna vers la vitre et aperçut, au loin, la silhouette de l'Etna. Le volcan crachait toujours sa fumée noire, plus épaisse qu'à son arrivée. Comme si l'île elle-même savait qu'un prédateur venait d'atterrir sur ses côtes.

Corleone.

Le nom seul évoquait le pouvoir absolu, la violence primordiale, la loi du sang. C'était ici que Totò Riina, le « boss des bosses », avait grandi. Ici que la Cosa Nostra avait forgé sa légende. Ici que des centaines d'hommes étaient morts pour un mot de travers, un regard trop appuyé, une trahison réelle ou imaginaire.

Et c'était ici que Luca Moretti venait jouer la partie de sa vie.

La Mercedes traversa le village sans s'arrêter. Rues étroites, maisons de pierre grise, vieillards assis sur des chaises en plastique qui regardaient passer la voiture avec une indifférence étudiée. Personne ne posait de questions à Corleone. Personne ne voyait rien. Personne ne parlait.

L'omertà n'était pas un code. C'était l'air qu'on respirait.

Deux kilomètres après le village, la route s'enfonça dans une vallée plantée d'orangers et d'oliviers centenaires. Des murs de pierre s'élevaient de chaque côté, surmontés de caméras de surveillance et de fils barbelés dissimulés sous la végétation. Luca compta trois checkpoints avant d'atteindre les portes du domaine — des grilles en fer forgé de quatre mètres de haut, ornées du même lion dévorant un serpent que sur l'invitation.

Les portes s'ouvrirent silencieusement.

La villa Rossi apparut au détour d'une allée bordée de cyprès. C'était un palazzo du XVII^e siècle, trois étages de pierre dorée, des colonnes corinthiennes, des balcons en fer forgé, des fontaines qui chantaient dans la chaleur de l'après-midi. Magnifique et menaçant. Un palais qui avait vu naître et mourir des empires.

La voiture s'arrêta devant le perron de marbre blanc.

Ferrante descendit le premier et ouvrit la portière de Luca.

« Bienvenue chez Don Rossi, Monsieur Moretti. »

Luca sortit de la voiture et leva les yeux vers la façade. Une silhouette se tenait à l'une des fenêtres du premier étage — une femme, à en juger par la silhouette. Elle disparut avant qu'il puisse distinguer ses traits.

Il inspira profondément. L'air sentait les oranges, le jasmin, et quelque chose d'autre. Quelque chose de métallique.

Le sang, peut-être. Ou simplement l'odeur de l'argent.

Il gravit les marches du perron, le dos droit, le regard fixe. Quelque part dans cette villa, Don Salvatore Rossi l'attendait. Un homme qui avait tué plus de gens que Luca n'en avait rencontré. Un homme qui pouvait le faire disparaître d'un claquement de doigts.

Mais Luca ne s'inclinait devant personne. Pas vraiment.

L'homme qui s'incline le plus bas, pensa-t-il, frappe le plus haut.

Il franchit le seuil de la villa Rossi.

La Sicile venait de l'accueillir. Et au loin, l'Etna continuait de cracher sa fumée noire, comme un présage de ce qui allait suivre.